

Textes



Fin de journée

Dans les nuages d'or, dans le ciel de pervenche,
Le jour s'en va. Voici la majesté du soir...
Et là-bas, mon enfant, frémissant de me voir,
Comme un petit oiseau court sur la route blanche.

Il galope, ignorant l'obstacle des cailloux,
Dont je sais le danger et dont la peur m'opprime,
Mais bientôt, haletant, dans mes bras il s'abîme
Et sur lui mes deux bras se referment, jaloux !

Cloches de l'avenir qui sonnez vos promesses,
Vous sonnez pour le vent, je ne vous entends pas !
Rêves mûrs qui pendent sous les branches là-bas,
Mes regards ne sont plus tournés vers vos richesses ;

Cantiques du soleil que le soir interrompt,
Etoiles qui montez comme un vol d'espérance,
Ce soir je n'ai pour vous que de l'indifférence :
Mon fils est dans mes bras et je baise son front !

(Charles Bonifas, 1857-1933, poète genevois)



Le Léman

O bleu Léman, amour de tes rivages,
Miroir du ciel, où tremblent les nuages,
De ma patrie ô suprême beauté,
Je n'entends plus ton murmure enchanté !
Voici des flots: mais leur vague étendue,
Leur pâle azur, assombri par les bois,
Leurs humbles bords, leur incertaine voix,
Que disent-ils à mon âme éperdue ?
O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !

J'aime tes eaux que la brise amoureuse
Plisse au matin, d'une aile gracieuse,
Lorsqu'elle joue aux voiles des bateaux ;
Et quand rugit le vent, j'aime tes eaux :
Leur grave élan, leur bruissement sonore,
Le choc puissant dont retentit le bord ;
La blanche écume amassée ; et du port
L'anse inquiète où l'onde roule encore.
O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !

Quand du couchant les flammes nuancées
Sur ton miroir s'éteignent balancées,
Quand chaque flot plonge, mobile et pur,
Son île d'or dans l'océan d'azur,
De ma pensée, autour de toi captive,
L'amour encor repose sur tes eaux,
Avec les monts, les tours, les blancs oiseaux,
Et les manoirs qui dorment sur ta rive
O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !

(Juste Olivier, 1807-1876, poète vaudois)



Chanson du printemps

Sais-tu, mignonne! la pervenche
Émaille déjà les buissons,
Et les oiseaux de branche en branche
Disent tout joyeux leurs chansons.

Partout se réveille la vie
Sous les chauds rayons du soleil:
C'est le printemps, il nous convie
Ensemble à fêter son réveil.

Viens! nous irons, l'âme joyeuse,
Porter nos pas bien loin, bien haut,
Dans la forêt mystérieuse
Où tout chante le renouveau.

Viens! à deux il est plus facile
D'épeler au livre de Dieu,
Et si j'y suis trop inhabile,
Tu voudras bien m'aider un peu.

Tu dois comprendre bien des choses
Que seul je ne trouverais pas,
Car tes rêveuses soeurs les roses
Ont dû t'en instruire tout bas;

Et durant ces heures trop brèves.
Revivant le printemps dernier,
Nous allons retrouver nos rêves
Pris aux épines du sentier.

(Alice de Chambrier, 1861-1882, poétesse neuchâteloise)



Ma Fortune.

La mer a ses flots et ses perles;
Le ciel a le soleil et Dieu;
Les forêts leur mousse et leurs merles,
Et mon ange a son grand oeil bleu.

Moi, rimeur, je n'ai qu'une harpe
Pleine d'une vague langueur;
J'ai pour la suspendre une écharpe,
Et je la porte sur le coeur.

(Etienne Eggis, 1830-1867, poète fribourgeois)

Mélancolie

C'est lorsqu'humide et froid, le dernier vent d'automne
Exhale dans la nuit sa plainte monotone,
Que j'aime du foyer l'asile protecteur ;
C'est alors que, distrait, je fixe un oeil rêveur
Sur la flamme ondoyante au hasard balancée ;
Soulagé quelques tems du poids de la pensée,
De ses fougueux écarts quelque tems affranchi,
Par un vent plus serein mon coeur est rafraichi ;
Lentement sur lui-même il revient, se replie,
S'abandonne aux douceurs de la mélancolie,
Et, plus calme, oubliant les maux qu'il a soufferts,
Laisse couler des pleurs qui ne sont point amers.

(Charles Didier, 1805-1864, poète genevois)



Toute pensée est une fleur

Toute pensée est une fleur
Unique en son espèce,
Qui naît, s'ouvre et brille, lueur
Dans la nuit épaisse.
Elle paraît et disparaît
Comme un rêve à l'aurore.
D'où vient-elle ? C'est son secret.
Où va-t-elle ? On l'ignore.
Dans son éclat, dans sa fraîcheur,
Avant qu'elle nous laisse,
Embaumons-la, forme et couleur,
La frêle enchantresse.

Toute pensée est une fleur
Unique en son espèce.

(Henri-Frédéric Amiel, 1821-1881, poète genevois)

La neige

La neige tombe, errant sur les plaines glacées,
Couvrant les bois séchés de son doux linceul blanc,
Arrêtant les ruisseaux qui pleurent, et voilant
Les arbres abattus et les feuilles froissées.

Dans ce cœur, qui souffrait des souffrances passées
Et qui croyait mourir de son mal sûr et lent,
L'oubli tombe déjà, paisible, consolant,
Et fait taire l'angoisse atroce des pensées.

Pauvre arbre déjà froid, pauvre arbre morne et seul,
La neige t'a couvert de ton dernier linceul,
Cachant tes rameaux morts et ta tête courbée.

(Charles Fuster, 1866-1929, poète vaudois)



L'âme des paysans

L'âme des paysans est une âme sereine
Qui vit au jour le jour dans son calme milieu :
Elle a ce beau sang-froid que nul désir n'entraîne,
Satisfaite de tout et contente de peu.

Vieille comme le monde, elle n'a pas d'histoire,
La paix étant l'amour de tous les paysans ;
Et, pour elle, toujours la meilleure victoire
Sera le foin bien sec et les blés bien pesants.

On ne l'a jamais vue, en nos guerres civiles,
Mêler sa voix paisible aux cris de liberté ;
Elle laisse rugir le peuple ardent des villes,
Mais s'il est le plus fort, passe de son côté.

Elle n'a pas le temps d'épouser des idées,
Car les lois du travail la rivent à son champ ;
Car, sous les cieus brûlants, sous les froides ondées,
Il faut savoir peiner jusqu'au soleil couchant.

Elle aspire au repos après son labeur rude ;
Ne pouvant plus penser, ne sachant pas gémir,
Elle endort simplement sa grande lassitude :
Elle a bien travaillé, laissez-la bien dormir !

Ah ! tout ce qu'il faut de modeste génie,
De patients efforts et de simples vertus
Pour se livrer sans cesse à sa tâche infinie,
Nous eût lassés d'une heure, er, d'un jour, abattus.

Hommes, vous devez tout à cette âme féconde
Dont la fraternité vous fait vivre ici-bas ;
C'est elle qui s'immole et qui nourrit le monde,
Ne s'en fatiguant point et ne s'en plaignant pas.

(Virgile Rossel, 1858-1933, poète jurassien)



Les cloches

Est-ce vous, cloches argentines,
Voix agrestes de mon hameau,
Qui vibrez du haut des collines,
Légères comme un chant d'oiseau ?
Accords chéris du premier âge
Dont l'écho me remplit d'émoi,
Sonnez cloches de mon village,
Je vous entends, sonnez pour moi !

Que de fois sur les vastes cimes
où je m'avançais au matin,
J'entendis vos accords sublimes
Apportés par l'écho lointain !
Et les grands monts et leur ombrage
Semblaient tressaillir à la fois...
Sonnez cloches de mon village,
Je vous entends, sonnez pour moi !

Un jour fatigué de la terre,
Cherchant la paix loin d'ici-bas,
Au val agreste et solitaire
Que Dieu me donne un doux trépas !
Compagnes du dernier voyage,
Sonnez au funèbre convoi,
Sonnez cloches de mon village,
Je vous entends, sonnez pour moi !

Que de fois, aux heures bénies,
Aux jours de repos solennel,
Nos âmes se sont recueillies
A votre harmonieux appel !
Vos voix montaient comme un hommage,
Cantique d'amour et de foi !
Sonnez cloches de mon village,
Je vous entends, sonnez pour moi !

Un soir, il m'en souvient encore,
L'airain lugubre avait frémi :
C'était vous dont la voix sonore
Réveillait le val endormi !
Le feu sévissait avec rage ;
Dieu pourtant calma notre effroi.
Sonnez cloches de mon village,
Je vous entends, sonnez pour moi !

(Édouard Tièche, 1843-1883, poète jurassien)



Villanelle

Déjà s'en vont les giboulées,
Tout reverdit dans les vallées,
Un doux soleil sourit aux fleurs.

Les pâquerettes étoilées
Ont repris leurs blanches couleurs ;
Déjà s'en vont les giboulées.

Dans mon coeur longtemps refoulées,
Se renouvellent mes douleurs...
Tout reverdit dans les vallées.

De primeroles affolées,
Dans les bois mes soeurs sont allées ;
Un doux soleil sourit aux fleurs.

Que de richesses étalées !
Mais qui pourra sécher mes pleurs ?
Déjà s'en vont les giboulées.

L'herbe à l'entour des mausolées,
Tout se ravive, et moi, je meurs...
Tout reverdit dans les vallées.

Les cloches, gaiment ébranlées,
Chantent de joyeuses volées,
Un doux soleil sourit aux fleurs...

(Paul Guébard, 1827-1862, poète neuchâtelois)



L'esprit content

Le passereau tout bas disait à l'hirondelle :
Pourquoi,
Dès que revient l'hiver, t'enfuir à tire-d'aile?
Dis-moi.

L'émigrante répond : Je vais où Dieu m'envoie,
Là-bas,
Chercher ces belles fleurs que vos climats sans joie
N'ont pas.

Mais toi-même, en ces jours de bise et de misère,
Pourquoi
Ne te joindrais-tu pas, mon pauvre petit frère,
A moi?

Ah ! si j'avais, ma soeur, de grandes fortes ailes,
Aussi !
Mais le bon Dieu m'a dit: Attends les fleurs nouvelles
Ici.

(Gustave Borel-Girard, 1845-1934, poète neuchâtelois)

Dialogue

On entendit dans la nuit sombre
Le Mont-Rose dire au Cervin :
« Qu'as-tu donc à gronder dans l'ombre,
Frère maudit, mon noir voisin ?

As-tu rêvé de tes victimes ?
Du sentier marqué sur tes flancs ?
Des os meurtris dont tes abîmes
Ont gardé les restes sanglants ?

– Que me font ces fourmis humaines ?
De ces nains-là je ne sais rien.
Je rêvais des cimes hautaines
Dont le front dépasse le mien. »

(Eugène Rambert, 1839-1886, poète vaudois)



Le lac

Vois comme la vague étincelle
Malgré le soir, malgré la nuit !
Viens ! notre barque tend son aile
Et de ma rame qui ruisselle
L'éclair s'éteint, remonte et luit.

Déjà s'éloigne le rivage...
Le roc des bords plonge et décroît.
La vue embrasse au loin la plage...
L'éloignement comme un nuage
De brume couvre chaque toit.

Ecoute au loin sur la colline
Errer les sons vagues du soir,
Et du clocher qui la domine
Monter une voix argentine,
Comme un parfum de l'encensoir !

(Charles-Louis de Bons, 1809-1879, poète valaisan)

